



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Au pied d'un imposant glacier, la technicienne de la faune Marie-Christine Cadieux, de l'Université Laval, s'assure que les jeunes oies sont réunies avec les adultes, après la fin de l'opération de baguage, sur l'île Bylot, au Nunavut.

La grande oie des neiges gagne à la lotto du climat

Le réchauffement climatique sonne peut-être le glas de l'ours polaire, mais il fait jusqu'ici le bonheur de la grande oie des neiges. En effet, il fait plus chaud dans les quartiers d'hiver de l'oie, au sud des États-Unis, au Québec, pendant la grande migration, et surtout dans l'Arctique, où elle se reproduit. L'oie semble très bien s'en porter. Excursion là où l'oie niche.



CHARLES CÔTÉ

ÎLE BYLOT, Nunavut — Les cris des oies blanches résonnent dans l'air frais de la vallée. Le soleil du milieu du mois d'août plombe sur deux glaciers. Au loin, un iceberg a jeté l'ancre dans les eaux bleues du détroit.

Le paysage est spectaculaire, mais les scientifiques n'ont pas le temps de l'admirer. Ils viennent d'emprisonner 350 oies dans un enclos démontable. Le temps presse. Ils doivent identifier le sexe des oies, les mesurer, les peser et leur poser une bague d'identification. Et tout recommencer avec un autre troupeau plus tard dans la journée.

Les scientifiques sont occupés, mais les oies aussi ont fort à faire. « Quand les oeufs éclosent, explique le naturaliste Austin Read, les oies se rassemblent dans les vallées. Certaines peuvent marcher jusqu'à 30 kilomètres à la recherche de pâturages. Et elles peuvent brouter 24 heures sur 24. »

Heureusement pour les oies et les humains, les journées sont encore très longues. Mais, il y a 10 jours, pour la première fois depuis la mi-mai, le soleil s'est couché. La fin du court été arctique approche.

Bientôt, la migration reprendra. En route vers le sud, les oies s'arrêteront entre autres au cap Tourmente, et ailleurs au Québec. Puis elles continueront leur voyage aussi loin qu'en Caroline du Nord.

Elles sont de plus en plus nombreuses à réussir ce périple de 4000 kilomètres, affirme Gilles Gauthier, chef scientifique du camp de l'île Bylot et professeur de biologie à l'Université Laval. Et selon lui, l'oie blanche prospère entre autres parce qu'elle a

reçu un coup de pouce du réchauffement climatique.

« Depuis les années 60, partout sur les aires de distribution des oies, tant sur la côte Est des États-Unis l'hiver, au Québec au printemps et dans l'Arctique l'été, la température s'est réchauffée de 1 à 2 degrés depuis une trentaine d'années. Et les hivers plus cléments ont contribué à la survie des oies. »

Au cours des prochaines années, les scientifiques essaieront de savoir si l'oie des neiges continuera de prospérer, ou si elle sera victime des effets pervers du réchauffement, notamment dans l'Arctique. Cela veut dire que les recherches vont s'intensifier ici à l'île Bylot.

Pas de prédateur

Un peu plus tôt ce matin, une poignée d'étudiants et de techniciens de la faune a rassemblé un troupeau d'oies, environ 150 adultes et 200 jeunes, dans une vallée que les Inuits appellent Qinniqtuu.

Le groupe caquetant s'est docilement laissé guider jusque dans l'enclos. Parce qu'ici, les oies ne volent pas l'été. Elles n'en n'ont d'ailleurs pas besoin : aucun prédateur ne les guette. Si ce n'est le renard arctique, à peine

Au cours des prochaines années, les scientifiques essaieront de savoir si l'oie des neiges continuera de prospérer, ou si elle sera victime des effets pervers du réchauffement, notamment dans l'Arctique.

plus gros qu'un chat et contre lequel elles se défendent très bien.

« Quand les oies adultes arrivent ici, elles perdent leurs plumes de vol, explique M. Reed. Les plumes repoussent à temps pour le premier envol des jeunes. » M. Reed étudie l'oie blanche à l'île Bylot depuis 1979. Aujourd'hui retraité du Service canadien de la faune, il revient comme bénévole pour aider à



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Cédric Juillet, étudiant en biologie à l'Université Laval, remet une oie adulte dans un enclos après l'avoir baguée. En plus de poser une bague à la patte des oies, les scientifiques choisissent chaque année 400 femelles pour leur passer un collier jaune.

capturer chaque année entre 4000 et 5000 oies.

Sur les quelque 830 000 oies dénombrées chaque printemps au Québec, 15 % volent ensuite vers l'île Bylot. Cette île de 180 kilomètres de long sur 100 kilomètres de large est située à 700 kilomètres au nord du cercle arctique. Déjà reconnue comme un

Au cours des prochaines années, les scientifiques essaieront de savoir si l'oie des neiges continuera de prospérer, ou si elle sera victime des effets pervers du réchauffement, notamment dans l'Arctique.

refuge d'oiseaux migrateurs, elle fait partie depuis 1999 du parc national Sirmilik, l'un des trois parcs créés au Nunavut, dans la foulée d'une entente sur les revendications territoriales des Inuits.

Depuis 18 ans chaque été, une douzaine de scientifiques passent près de trois mois dans un campement pour étudier la grande oie des neiges. À partir de la

fin mai, ils observent jusqu'à 400 nids, puis ils suivent les jeunes après l'éclosion. Ensuite, dans la première quinzaine d'août, c'est l'opération annuelle de baguage des oies.

Grâce à tout cet investissement scientifique, l'île Bylot est l'un des rares endroits dans l'Arctique où il est possible d'étudier l'impact du réchauffement sur les écosystèmes.

On sait que des trois régions importantes pour les oies, c'est l'Arctique qui s'est le plus réchauffé. « Dans l'Arctique, on note un réchauffement de 1,8 degré l'été en 26 ans, précise M. Gauthier. Au Québec, on parle de 1 ou 1,5 degré au printemps. Sur la côte Est, de la Caroline jusqu'au New Jersey, c'est 1,5 degré plus chaud l'hiver sur 30 ans. »

À première vue, ce réchauffement peut avoir un impact positif. Quand il fait trop froid, la ponte est retardée et les jeunes peuvent manquer de temps pour prendre des forces avant leur première migration.

Mais le temps plus chaud pourrait aussi avoir des effets pervers. Ici, les plantes essaient de tirer profit de la courte saison de croissance, sous un soleil qui ne se couche pas entre la mi-mai et le début août.

Normalement, les plantes de l'île Bylot sont prêtes juste à temps pour nourrir les oies. Mais cette harmonie est peut-être menacée par le réchauffement, explique M. Gauthier. « Pour les oies, tout est fixé dans le temps : formation des oeufs, durée de l'incubation, temps de croissance. Par contre, les plantes réagissent à la température en poussant plus vite. »

« On a démontré dans nos travaux l'an dernier que la croissance des jeunes est bonne quand ils naissent au moment où les plantes sont à leur meilleur. On craint qu'avec le réchauffement climatique, le pic nutritif des plantes survienne trop tôt pour les oisons. Le début juillet est critique. Les expériences là-dessus vont avoir lieu au cours des deux ou trois prochaines années. »